

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	78 (1949)
Heft:	14
Artikel:	Au temps où filait la Reine Berthe
Autor:	Bondallaz, M.A.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1040556

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Au temps où filait la Reine Berthe

C'est un beau matin de printemps, et c'est le printemps de la Romandie. La reine Berthe va, chevauchant par les chemins de son royaume. A ses côtés, veille son chevalier d'honneur à la tête de ses hommes d'armes, car le pays est loin d'être sûr. Autour d'elle, de hauts lévriers allongent leurs foulées à ses jupes, tandis que les suivent de loin les dogues, robustes et laids, mais tenaces devant l'ennemi.

C'est un beau matin de printemps, et c'est le printemps de la Romandie.

Tout est frais dans les cieux et jeune : la reine, ses hommes d'escorte, et les bois qui reverdissent, et l'herbe des prés qui embaume. Seule est vieille d'un millénaire la route qu'elle suit, et que les Romains ont pavée avec leur ciment qui brave les siècles. Le cortège royal a rejoint la voie romaine en quittant Payerne, la ville broyarde aux maisons de bois ceintes de remparts, où Berthe a sa maison forte, mais l'Abbaye célèbre ne l'a pas encore anoblie ; car c'est le début du règne, et la première des Régences qu'elle a si dignement remplies, d'abord en l'absence du roi et plus tard, veuve, au nom de son fils. En ce moment, Rodolphe II guerroie en Italie pour y garder sa couronne d'abord, et puis, contre les Hongrois et les Sarrasins, fils du diable, qui tombaient sur la chrétienté comme les sauterelles d'Egypte autrefois, dévorant tout sur leur passage.

Rien ne les arrête : ni les fleuves, ni les mers, ni la montagne, et pas même les Alpes aux abîmes sans fond que dominent les vertigineux sommets ; et même la Romandie, si bien cachée au cœur du pays et loin des grandes routes du monde, la douce et verte Romandie fribourgeoise, est menacée !

Et c'est pourquoi, en ce matin de printemps, dans le premier quart du X^e siècle commençant, Berthe chevauche dès l'aurore, pour visiter les tours qu'elle a fait construire en défense contre les envahisseurs.

Estavayer. En sortant de Payerne, elle a jeté un long regard vers l'Occident, vers les bords de ce lac d'azur gris, où l'antique bourgade d'Estavayer repose, au milieu des roseaux de ses berges, et des saulaies où se cachent les huttes des pêcheurs. Les eaux vertes cachent encore le secret des cités lacustres, mais le bourg existe déjà. Ses maisons de glaise et de bois entourent une église et peut-être un château où déjà commence la race des futurs seigneurs du pays.

Estavayer : une antique légende la fait naître d'un roi des Vandales, Stavius, conduisant sa horde égarée parmi les forêts d'Helvétie, et qui, séduit par ce miroir d'émeraude et par ce doux climat, aurait fait son nid parmi les aulnes, au bord des eaux dormantes, vers l'an 512. A défaut d'authenticité reconnue, la précision de cette date, qu'on peut lire dans de vieux registres, en donne au moins l'apparence. Si cela est, quelle victoire pour la théorie du « milieu », lequel modifierait une race à lui seul, car les Staviacois ont, depuis lors, tout perdu de la réputation effrayante de leurs ancêtres, étant renommés aujourd'hui pour leur courtoisie et leur douceur. Il est vrai que pareille aventure leur était, aux Vandales, arrivée déjà en Espagne, où, tombant comme des furieux dans la Bétique bien cultivée, ils s'étaient mis soudain, abandonnant le glaive, à l'école de ces paysans romanisés. Là, sous l'azur d'un ciel de feu et près des rivages baignés par les eaux les plus douces de la Mer Intérieure, parmi l'or des moissons mûres,

l'odeur des vignes en fleur et des bois d'orangers, les Vandales émerveillés jettent l'épée et prennent la charrue que tenaient encore les paysans romains, depuis des siècles établis sur ces rivages édéniques, et la contrée fertilisée par leurs soins prit d'eux le nom de Vandalousie, dont on a fait Andalousie, et renommée elle aussi par la douceur de ses habitants. Un tel phénomène a pu se produire aux bords du lac d'Estavayer, où la fécondité des plaines et la richesse des jardins a fait donner à la ville une rose comme emblème.

Berthe ne l'aperçoit encore qu'en rêve, la ville de la rose, mais elle a vu que la surface du lac est tranquille et que la cantilène des pêcheurs monte paisible dans l'air du matin.

Elle a tourné maintenant sa monture vers le sud, et pour cela quitte la voie romaine et chemine par ses routes à elle, les routes qu'elle a fait construire, empêtrer de cailloux pris aux terres environnantes, qu'ils rendaient stériles et qui maintenant portent les pâturages et les moissons. Et ces chemins de la reine Berthe, comme autrefois les « Chaussées de Brunehaut », gardent son nom à notre Transjurane et murmurent sous nos pas, de leur touchante voix millénaire, le vieil adage : « Au temps où Berthe filait. »

Une voie romaine allant d'Avenches à Villeneuve passait tout près de Fribourg, à Noréaz, où le petit lac de Seedorf, alors plus étendu et toujours d'une profondeur légendaire, était assez considérable pour servir de réserve d'eau potable à la capitale romaine de l'Helvétie. On a trouvé des restes de l'aqueduc, dans lequel la petite Sionne, bien oublieuse aujourd'hui de ses grandeurs passées, menait les eaux du lac jusqu'à la ville des empereurs.

Voies romaines et chemins de la reine Berthe n'étaient que des trouées dans la sylve immense aux chênes géants aussi vieux que le monde, sylve qui s'entr'ouvrait par le travail de l'homme en clairières bâties et cultivées où sur les traces des vieux Celtes et des Romains, les villages burgondes avaient fixé la race et fait la Romandie.

La Sarine, gouffre d'émeraude au fond des gorges où les dernières fées avaient trouvé refuge, passait en mugissant, n'ayant au long de ses rives désertes que le pas des bêtes sauvages et peut-être celui de quelque homme noir, solitaire de Dieu ou banni devenu brigand.

En allant vers le sud, la route longe les restes des villas romaines où les maîtres du monde avaient semé des merveilles, cachées encore par les cultures envahissantes, mais que, de notre temps, la charrue fait surgir parfois et qui gardent une fraîcheur incroyable : pavés de mosaïque, statuettes, bijoux qui font la richesse de nos musées.

Romont. Mais, tout à coup, solitaire et formidable, surgit le bloc de rocher, oublié dans son cours par la Glâne, alors qu'elle était un torrent glaciaire, et qui domine l'horizon de forêts et le tapis vert des pâturages qui vient mourir à ses pieds.

La Glâne bleue lui fait une ceinture où le soleil met des scintillements et qui s'élargit vers le nord, y forme une jonchée d'étangs rejoignant le Gланet, dans ces plaines où, trois siècles plus tard, saint Bernard de Cîteaux, le Père des marécages, établira ses moniales dans le Monastère que nous appelons maintenant la Fille-Dieu.

De ces étangs, il ne reste rien qu'un petit lac entouré de saules, mais parfois

les orages d'été rendent, pour quelque temps, la vie aux étangs disparus, et tout le paysage est bleu de ces eaux revenantes.

La Glâne, à présent ruisseau négligeable et si peu profond, a toute une histoire dans le passé. Elle fut jadis une princesse courtisée pour ses bienfaits, au temps où la traîne de sa robe s'étalait bien loin dans les prairies, où son onde était plus profonde, et plus large son lit. Ses eaux étaient bienfaisantes aux fatigues nerveuses, et l'on dit qu'au temps des Romains il y avait, près de Romont, des bains célèbres, aussi fameux que ceux d'Yverdon. Et cela dura bien des siècles, puisqu'il y a cent ans encore, l'auberge qu'on aperçoit de la route en allant à Villaz-St-Pierre et qui porte encore le nom d'Hôtel-des-Bains, possédait vingt-quatre chambres, et des cabinets munis de sofas où l'on pouvait se reposer après l'immersion salutaire. Elle était fréquentée par la meilleure société. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'eau de la Glâne ait servi de calmant pour les nerfs agités des anciens maîtres du monde, et de leurs descendants jusqu'au siècle dernier, car s'il existe une eau calme, c'est bien celle de notre rivière, dont le nom veut dire en celtique : la tranquille. Il y reste à peine aujourd'hui de quoi mouiller des chevilles d'enfants en été ; cependant une écluse, dans un fond de prairies idyllique, d'une fraîcheur délicieuse et tout enfouie sous les roseaux, retient quelques instants les eaux paresseuses qui s'y attardent, s'étalent et forment un étang minuscule assez profond, mais large tout au plus pour servir de bain aux fées, s'il en existe encore chez nous !

Au-dessus des étangs, la paroi verticale et nue se prolonge dans le ciel par une tour, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le Poyet. C'est là, dit la légende, que Berthe avait bâti sa tour de défense et de guet. D'autres supposent qu'elle aurait plutôt utilisé dans ce but les fondations de la tour aux assises romaines que le comte Pierre a refaite et qui se dresse encore à l'entrée du château.

Romont, colline altière et sauvage, perle de la couronne aux quatre fleurons qui fait de la Romandie fribourgeoise une si noble dame : Estavayer, charmante et douce, Gruyère triomphante et Rue qui se laisse oublier.

Il est vrai qu'il faudra quelques siècles encore pour que le roc sauvage et nu, qui dresse vers les cieux la tour de la reine Berthe, la plage où chantent les roseaux et la petite ville exquise où l'unique rue tourne autour de ses donjons avec ses terrasses fleuries de vergers et de jardins suspendus, entrent dans l'histoire à la suite de leurs comtes.

Berthe quitte Romont et descend la colline par le chemin du sud, qui sera, plus tard, le chemin des comtes ou du château, aujourd'hui : Chemin de la Côte. Sa paisible monture le foule avec peine, car la pente en est raide, encombrée de pierrailles. Et voici qu'apparaît l'église de Ste-Anne, au centre des hameaux épars, îlots de prairies et de champs cultivés, dans la grande forêt qui s'éclaircit peu à peu par le travail des hommes ; Ste-Anne, paroisse de la région, et que rappelle aujourd'hui le sanctuaire à peine moins vieux et qu'entoure la vénération des fidèles. Le culte de sainte Anne, la grand-mère de Jésus, est très ancien dans l'église, et pieusement, Berthe se recueille, agenouillée, et prie. Puis elle reprend sa route au travers des marécages et traverse, sur une passerelle en bois, la Glâne qui coule à pleins bords parmi les roseaux et les saules.

Elle arrive sur les hauteurs de Mézières, et poursuivant vers l'est, elle aperçoit bientôt la courbe mauve du Moléson, et devine les pâturages fameux des Colombettes où les troupeaux paissent une herbe parfumée, qui donne aux lai-

tages ce goût recherché par les délicats du monde entier ; ses fromages étaient déjà célèbres au temps des empereurs de Rome et Berthe est trop bonne ménagère pour ne pas apprécier les richesses de ses domaines.

Gruyères. Et voici qu'apparaît Gruyères, serrée autour de son château primitif, habitée déjà par ses comtes, et qui domine Bulle, étalée dans la plaine et qui lui appartient, mais que les Evêques de Lausanne affectionnent. Ils y ont une petite maison que, bien plus tard, ils changeront en château-fort. L'église est une des plus anciennes du pays, et déjà, au temps de Charlemagne, le Synode de Courtilles dut régler un différend, pendant depuis des années, entre le Curé de Bulle et celui de Vuissens. On dit que le fondateur de Gruyères fut, comme celui d'Estavayer, un chef des Vandales, du nom de Gruérius ; peut-être ici le climat et le milieu n'ont-ils pas eu la même influence lénitive.

Et cependant, doux pays de Grevire aux beautés si souvent chantées et dont on n'est jamais las ; vallon paradisiaque tout embaumé de senteurs sauvages, plongé dans un azur d'aurore, image des premiers temps du monde, où l'herbe même a l'air de croître avec innocence, où les vastes forêts de sapins enveloppent les rocs avec une douceur de velours. Grand silence de la montagne, fait de mille rumeurs des créatures sans malice : insectes, oiseaux, vent dans les herbes sèches, eau qui court sur les pierres. Un beau torrent d'argent et de cristal gazouille et court sur les roches qui, depuis des millénaires, ont creusé profond son lit plus bas que les racines des sapins, et qui serpente sous les ponts de planches ou sous les roches moussues ; on le suit en longeant sa rive haute et l'on monte en écoutant sa voix, qui vous accompagne parfois de très près et, tout à coup, semble venir de si bas et de si profond. Cet encerclement de montagnes, ouvert seulement vers le ciel, donne une impression d'intimité bien close, d'un arrêt dans la course affolée des siècles, d'une douceur exquise parmi les gazons et les fleurs.

Retour. La reine jette un regard satisfait sur le pays qu'elle garde et qu'elle gouverne. Ce n'est que le début, car elle a 20 ans, mariée adolescente au roi Rodolphe II. Elle gouverne ici pendant que lui se bat en Italie, où il défend sa couronne lombarde, en même temps qu'il a combattu vaillamment, dans les Grandes Alpes, les Hongrois lancés contre lui par ses adversaires. Les Barbares sont bien vaincus, mais il a perdu son royaume, évincé et remplacé par le roi Hugues d'Arles, héritier de Provence. Il rentre au logis de Transjurane et les enfants vont naître. Les soldats qui combattirent avec lui sont rentrés, eux aussi, dans leurs foyers, à Romont, à Gruyères, à Estavayer et dans toute la Romandie ; ils ont une grande réputation de vaillance héritée de leurs ancêtres burgondes. Mais ils suivent aussi le roi en de plus pacifiques voyages, aux Diètes du roi de Germanie, ou, tout simplement, dans les pèlerinages qu'il fait à son Abbaye d'Agaune, ou bien à Notre-Dame de Lausanne. Mais voici qu'un plus beau voyage les appelle : le roi Hugues offre à Rodolphe la Provence, qui est libre, en échange de ses droits sur l'Italie. Et Rodolphe devient ainsi roi d'Arles et des Deux-Bourgognes ; il s'en va visiter ses nouvelles capitales, Vienne, Lyon, Arles ; ainsi, le rêve du 1^{er} Rodolphe est à demi réalisé et le royaume a retrouvé ses limites au sud, le cours du Rhône jusqu'à la Méditerranée.

Et pendant tout l'hiver qui suivra, et peut-être pendant bien des hivers encore, près de l'âtre bas des chaumières, les vieilles, en filant, répéteront les beaux récits faits par leur fils, le soldat qui tenait le cheval du roi pendant les

haltes, ou par leur fille, qui suivait la reine avec les autres chambrières, en ayant soin des coffres aux robes et de la cassette aux bijoux.

La reine a peut-être aussi ramené de là-bas quelque jouvencelle aux yeux noirs experte en broderie, pour l'enseigner aux filles de chez nous, et quelque habile jardinier capable de faire monter la vigne aux treillis de bois des portiques royaux ; n'est-ce pas à Berthe que l'on devrait la première culture de la vigne, puisqu'il est parlé de ses vignobles au bord du lac, et peut-être lui doit-on les premiers céps qui couvrent les collines du Vully et celles de Neuchâtel ?

Comme aussi le patois de chez nous, ce clair patois romand, si doux « qu'à le parler, les femmes sur la lèvre en gardent un sourire », est tout pareil au bas latin de cet antique millénaire, ce vieux latin qui s'essayait alors, en souriant, à devenir la « langue d'oc », tout là-bas où le Rhône se perd dans la mer bleue. Tout au long de son cours, les inflexions en sont pareilles, plus vives là où le mistral éparpille les voix dans le soleil, et chez nous ralenties par la bise qui les étouffe, ou peut-être par le sang burgonde un peu lourd et resté si vivant dans nos veines. Nos dialectes romands sont des idiomes provençaux, ne l'oublions pas, ô fils du Rhône que nous sommes.

Peu de temps après son retour de Provence, le roi Rodolphe II est mort, en l'an 937. Berthe est veuve ; elle a 30 ans à peine. Son fils aîné Conrad en a 8. C'est elle qui règne : paix et prospérité légendaires sous le sceptre qui est une quenouille.

Plus de vingt ans après, la Romandie est en jubilation. À Ste-Anne, pastourelle isolée en ses pâturages et qui rassemble autour d'elle, à chaque fête, son troupeau égaillé jusqu'à l'horizon, aussi bien qu'à Billens, où l'église est enserrée par les maisons et qui regarde sur la colline sa petite paroissienne Romont, partout le chantre a pris sa voix la plus forte pour entonner à la fin de la messe le : *Domine salvum fac Imperatorem*, qui, pendant tout le moyen âge et bien longtemps plus tard a retenti, sous les voûtes de nos cathédrales. Le peuple le redit avec jubilation, car voici que le premier souverain de l'empire qui renaît, c'est Othon de Germanie, le mari de la princesse romande Adélaïde, fille de la reine Berthe. Et que de bénédictions vont tomber sur le pays du fait de la souveraine, qui de plus est une sainte !

Elle revient de temps en temps visiter sa mère, aux lieux de son enfance et c'est elle, avec la reine Berthe, qui fit construire l'Abbaye de Payerne, où la reine fileuse reposera dans sa tombe trop souvent violée, jusqu'au jour du grand Jugement. Il est vrai que rien n'est moins sûr que l'authenticité des restes que l'on vénère sous son nom dans le tombeau actuel, mais, sinon là, c'est sûrement en Romandie qu'elle repose, et que la terre lui soit douce !

M. A. BONDALLAZ.